

qui obéit ou qui commande, car les deux cœurs ne seront plus qu'un seul cœur.

— Oui, dit Marthe, qui se retourna à demi, et dont les lèvres effleurèrent la chevelure du jeune homme ; c'est ainsi que nous avons vécu, ainsi que nous vivrons !

Une larme vint se suspendre aux cils de Maurice ; il tint Marthe longtemps pressée sur sa poitrine ; puis, faisant un effort :

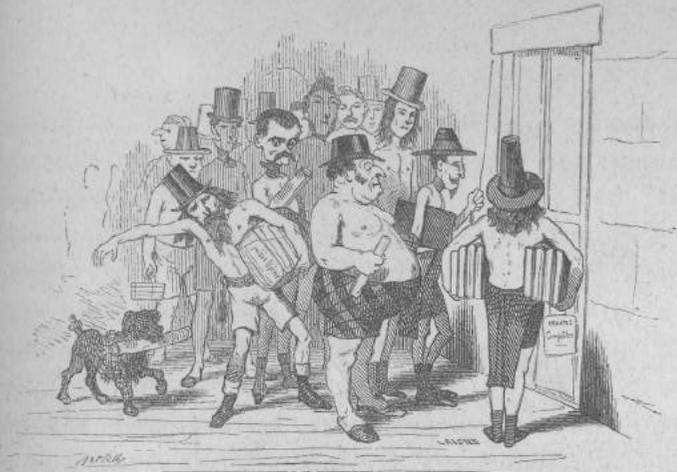
— On doit nous chercher, dit-il, remontons vite ; que penseraient les convives de M^{me} Facile s'ils pouvaient nous voir et nous entendre ? Hélas ! ils ne nous comprendraient même pas, car l'intelligence ne peut s'élever que sur les ailes de l'âme. Livrée aux pesanteurs de la réalité, elle s'abaisse aux lieux bas et voit chaque jour rétrécir son horizon. Hier, tu as pleuré sur ce monde nouveau parce que l'amour l'avait quitté ; mais, en s'envolant, il a encore emmené une compagne.

— Qui donc ? demanda Marthe.

— La poésie.



Les femmes sages lisent Lysistrata.



Auteurs à la porte de M. Atout.

TROISIÈME JOURNÉE.

§ XXI.

Correspondance-omnibus de M. Atout. — Constitution politique de la république des Intérêts-Unis. — Circulaire électorale de M. Banqman. — Chambre des envoyés de la république des Intérêts-Unis. — Crise ministérielle à propos de moules de boutons. — Magnifique discours de Banqman sur la question de savoir si l'armée aura ou non des gants tricotés. — La chambre vote tous les articles de la loi et rejette l'ensemble.



L'ÂME humaine est ainsi faite, que la difficulté seule peut entretenir son ardeur. Passionnée pour le bien le plus futile s'il menace de lui échapper, elle reste indifférente à tout ce qu'elle obtient sans recherche et sans sacrifice. On aspire de toutes les forces de son désir à l'éloge qu'il faut arracher, tandis

que l'on reçoit avec indifférence la lettre d'un admirateur inconnu ; on achète avec empressement les livres de l'écrivain que l'on n'a jamais vu, et, le jour où il vous les apporte, on cesse de les lire. On songe longtemps aux moyens de se présenter chez un voisin, et s'il fait, le premier, une visite, on se met vite sur la réserve. Il suffit de voir tous les jours l'homme que l'on estime pour n'y plus penser. Quand on le rencontrait une fois par année, on s'informait de ses projets, de ses travaux, de ses idées ; maintenant, on ne s'informe de rien ; il est entré dans le cercle de nos habitudes, il a cessé d'être un but, nous ne le regardons plus !

Étrange nature ! nous ne poursuivons que ce qui nous échappe, nous n'aimons que ce qui nous repousse, et tout ce qui vient nous chercher éveille, à l'instant, notre indifférence !

M. Atout faisait ces réflexions devant son bureau couvert de volumes dont les feuilles n'étaient point encore coupées, bien que les auteurs les eussent apportés eux-mêmes ; de journaux gratuits encore enveloppés de leurs bandes, et de paquets affranchis qui n'avaient point été décachetés.

Au début de la carrière, ces hommages publics eussent enivré le futur académicien ; mais, depuis, l'habitude l'avait blasé sur ces pots-de-vin de la gloire ; aussi les recevait-il avec une nonchalance dédaigneuse. Ce qu'il y voyait de plus clair était la nécessité de répondre aux trois cents envois qui encombraient son bureau.

Car M. Atout savait que l'exactitude était la politesse des gens de lettres comme des rois, et il répondait toujours. Il avait pour cela trois modèles d'épîtres sténographiées, auxquelles il ne restait qu'à mettre l'adresse.

S'agissait-il, par exemple, d'un volume de poésies envoyé avec une lettre extatique, il prenait le modèle numéro 1 ainsi conçu :

« Monsieur,

« Vous avez une lyre dans le cœur ! J'ai lu... (ici le titre du livre) avec des émotions toujours renouvelées. La muse qui l'a dicté ressemble à ces oiseaux des autres latitudes qui nichent dans les grandes herbes, chantent dans le feuillage des bois et planent dans les nuées.

« Continuez, monsieur, et tout ce qu'une indulgence bienveillante vous fait penser de moi, l'avenir le dira un jour plus justement de vous-même. »

Était-il, au contraire, question d'une publication périodique, le modèle numéro 2 venait naturellement :

« Monsieur,

« Vous avez un glaive dans l'esprit. J'ai lu avec un intérêt palpitant votre... (le nom de la publication). Les arguments que vous employez ressemblent à ces armes qui frappent également par les deux tranchants et par la pointe.

« Continuez, monsieur, et tout le bien que vous pensez de mes ouvrages, la république entière le dira un jour, à meilleur droit, de votre journal. »

Fallait-il, enfin, répondre à l'envoi d'un manuscrit, c'était le cas d'avoir recours au modèle numéro 3 :

« Monsieur,

« Vous avez un orchestre dans l'imagination. J'ai lu avec une avidité ravie votre... (ici le titre du manuscrit). Les conceptions de votre génie ressemblent à ces symphonies où l'on entend successivement tous les accents et tous les tons.

« Continuez, monsieur, et l'attention que le public accorde, dites-vous, à ma voix, se reportera tout entière, et avec plus de raison, sur la vôtre. »

L'envoi journalier de ces lettres avait prodigieusement accru la popularité de l'académicien. Tous les gens auxquels il reconnaissait du génie se faisaient naturellement les prôneurs de son discernement. Comment ne pas soutenir une célébrité qui nous écrit ? ne devenons-nous point

quelque chose dans sa gloire ? Plus il est illustre, plus son suffrage honore ; nous le transformerions en grand homme, ne fût-ce que pour augmenter le prix de ses autographes.

M. Atout le savait et ne négligeait aucun de ces moyens de renommée, car il en est de celle-ci comme de toute chose humaine ; le hasard la sème ; l'habileté seule la fait grandir. Aussi beaucoup de gens peuvent-ils se faire une réputation, mais peu connaissent l'art de la cultiver. Il faut, pour cela, l'adresse qui prépare, la persistance qui fonde, l'égoïsme qui affermit. Il faut, surtout, beaucoup de vanité et peu d'orgueil ; car si la vanité est une voile que nous enflons nous-même et qui nous pousse, l'orgueil est une ancre rigide et tenace sur laquelle nous restons immobile. Flattez s'il le faut, pliez au besoin, mais montrez-vous partout ; ayez de vous-même l'opinion que vous voulez en donner aux autres ; l'homme est imitateur jusque dans ses sensations. L'estime que vous montrerez pour votre propre mérite sera toujours plus ou moins contagieuse. Gardez-vous seulement de justifier trop sérieusement vos prétentions. Notre admiration ne veut point être forcée ; on peut l'obtenir de nous par faveur, difficilement comme droit. Chaque homme est toujours plus ou moins de la famille de Thémistocle, les trophées de Miltiade l'empêchent de dormir.

Évitez donc de la multiplier ; n'imitiez point ces glorieux insatiables que l'on aperçoit toujours dans l'arène, frottés d'huile et le ceste à la main. Contentez-vous de faire valoir le passé ; prenez rang parmi ces ducs et pairs de la gloire, qui sont beaucoup aujourd'hui pour avoir été autrefois quelque chose. De cette manière, on vous acceptera comme une sorte d'illustration posthume que tout le monde honore parce qu'elle ne porte ombrage à personne ; votre paresse

sera de la sobriété, votre stérilité de la discrétion ; on vous tiendra à honneur tout ce que vous ne ferez point, et vous appartiendrez à cette phalange d'artistes sérieux qui prouvent leur valeur en se taisant.

Nous avons déjà dit comment cette méthode avait réussi à M. Atout, qui occupait la plus haute position littéraire des Intérêts-Unis sans rien écrire, et tenait le premier rang parmi les professeurs sans rien professer. Aussi était-il bien résolu à persévérer dans une voie qui lui permettait d'arriver sans marcher. Il se hâta donc d'achever sa correspondance habituelle, puis, se rappelant son hôte, il monta à son appartement.

Il le trouva un livre à la main, et se pencha pour voir le titre :

— Que tenez-vous là, dit-il, les fastes de la *Convention française* ?

— Oui, répondit Maurice, je relisais l'histoire de ces stoïques audacieux dont les moindres mouraient comme Socrate. Je comptais les sacrifices muets de ce peuple de Decius, et je trouvais le secret de tant de simplicité et de grandeur dans un seul mot : LA FOI !

L'académicien hocha la tête.

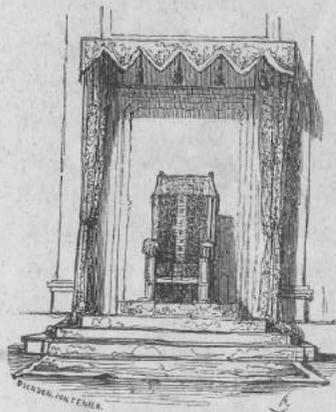
— En effet, dit-il d'un air capable, c'était alors le puissant mobile, l'âme immortelle du corps social ; mais le temps a éclairé les hommes ; nous avons perfectionné le patriotisme, et nous l'avons rendu plus facile. Votre moteur ressemblait à la vapeur, puissance irrésistible, mais difficile à conduire ; les explosions amenaient toujours quelques désastres ; aussi lui avons-nous substitué une force plus aimable, plus docile, et non moins irrésistible.

— Vous la nommez ?

— L'intérêt. Notre constitution a été si heureusement combinée, que les devoirs du citoyen se sont trouvés réduits à l'obligation de rechercher en tout son propre avantage. Votre gouvernement constitutionnel contenait, du reste, les germes de cette merveilleuse réforme ; germes cachés, souterrains, honteux, que nous avons habilement arrosés de légalité pour les développer et leur donner place au soleil. Aussi, aujourd'hui, le système politique des Intérêts-Unis répond-il à tous les besoins de l'homme vraiment civilisé.

Il se compose de quatre pouvoirs qui résument les principes sociaux de l'époque.

En tête se trouve le président de la république ou l'impeccable, ainsi nommé parce qu'il ne peut mal faire, et qui ne peut mal faire parce qu'il ne fait rien. L'impeccable n'est, en effet, ni un homme, ni une femme, ni un enfant, mais ce que nous appelons une fiction gouvernementale : il



se compose d'un fauteuil vide sous un baldaquin ; ce fauteuil est le chef légitime du gouvernement. Les ministres ne peuvent parler qu'en son nom, et leurs déclarations politiques sont appelées discours du fauteuil.

Cette heureuse conception nous a ainsi débarrassés de l'embarras de choisir un président temporaire et des inconvenients du pouvoir transmis par l'hérédité. Quand le chef de l'État vieillit, on appelle un tapissier pour le remet-

tre à neuf, et une douzaine de clous suffisent pour restaurer l'ordre de choses. De plus, point de cour, de liste civile. Toute la maison présidentielle se réduit à une brosse et à un plumeau. Nous n'avons ni filles à doter, ni fils à marier. Nous ne pouvons craindre ni coups d'État, ni usurpations, un fauteuil étant forcément condamné au *statu quo*. Enfin, comme il ne peut rien exécuter, nous lui avons abandonné avec confiance le pouvoir exécutif.

La seconde autorité de l'État est la chambre des envoyés, nommée par tous ceux qui dorment sur des sommiers élastiques et boivent du vin vieux.

Le législateur a, en effet, pensé que tout citoyen bien couché et bien nourri devait être un homme ami du bon ordre, c'est-à-dire, de sa table et de son lit, et qu'il avait nécessairement de lumières tout ce qu'il en fallait pour ne pas vouloir en donner une part aux consommateurs de paille et de pain noir.

Cependant, comme il pourrait se trouver, par hasard, dans la chambre des envoyés, certains brouillons assez égoïstes pour préférer leurs idées à leurs intérêts, on leur a opposé la chambre des valétudinaires, composée de gens que le mouvement inquiète et que le bruit fatigue. Pour y être admis, il faut prouver qu'on est ou sourd, ou aveugle, ou goutteux, ou asthmatique ; ceux qui réunissent plusieurs infirmités ont la préférence ; cependant, avec un peu de protection, l'entêtement et l'ignorance peuvent suffire.

Le quatrième pouvoir, enfin, est composé des banquiers qui se sont faits les intendants de la république, lui prêtent à la petite semaine, et se chargent de passer les revenus publics par un crible qui ne laisse tomber que les

petites pièces et retient toutes les grosses. L'État a insensiblement mis en gage entre leurs mains la terre, les fleuves, les mers, les mines souterraines et les transports aériens ; si bien qu'ils seraient les maîtres de tout, si le fauteuil et les deux chambres n'étaient là ; mais leur pouvoir entrave celui des banquiers, qui, à son tour, entrave le leur. Car là est le sublime de notre organisation politique : tout se compense et se pondère. Le char de l'État ressemble exactement à celui que l'on a découvert sur les débris de l'arc de triomphe du Carrousel, à Paris : tiré en sens inverse par quatre chevaux de forces égales, il reste nécessairement en place, ce qui l'empêche de se heurter aux bornes ou de tomber dans les ornières.

— Mais non d'être écartelé, dit Maurice ; et, tôt ou tard, le char se disloquera.

— Si nous n'avions pas une cheville magique qui consolide tout, fit observer l'académicien.

— Et quelle est-elle ?

— La peur ! Autrefois, on mettait de la passion dans la politique, mais aujourd'hui le progrès des lumières a fait disparaître ces hommes de *petite vertu* qui tenaient à leurs idées et qui voulaient, à tout prix, le triomphe de ce qu'ils regardaient comme la vérité ! On ne croit pas plus à ce que l'on défend qu'à ce qu'on attaque. Les opinions sont des logements à loyer dont on déménage dès qu'on en trouve un meilleur. Aussi les luttes ont-elles plus d'apparence que de réalité : on se combat comme au théâtre, en ayant soin de ne pas se blesser, et seulement pour occuper la galerie. Nul ne porte de coups dangereux, de peur d'en recevoir ; les adversaires d'aujourd'hui seront nos alliés de demain ; la cocarde que nous sifflons, celle que nous porterons à no-

tre chapeau ; cette prévision tient lieu d'indulgence, et si chacun tire d'un côté différent, c'est avec la modération d'un coursier de fiacre payé à l'heure.

— Alors, je comprends, dit Maurice ; vous êtes à l'abri des fièvres politiques, mais qui vous sauvera de l'indifférence ?

— Toujours la constitution, répondit M. Atout. Croyez-vous que nous en soyons au temps où l'on demandait aux électeurs de payer leurs députés ? Nous avons compris ce qu'une pareille prétention avait de décourageant pour le zèle électoral, et nous l'avons retournée. Aujourd'hui, c'est le député qui paye l'électeur ! Chaque nomination est soumise à la criée publique, les candidats présentent leurs soumissions, et la place reste au dernier enchérisseur. De cette manière, plus de pièges, plus d'intrigues ; chacun débat ses conditions et sait ce qu'il a. Aussi faut-il voir l'empressement des électeurs ! quelques-uns se sont fait porter mourants jusqu'aux urnes du scrutin pour déposer leurs votes et en recevoir le prix. Grand exemple de l'énergie de cette vie politique qu'entretiennent des institutions fondées sur le seul principe vraiment social, le dévouement à soi-même. Du reste, j'ai là sur moi la dernière circulaire de M. Banqman, qui vous fera apprécier, mieux que toutes mes explications, les avantages de notre système.

M. Atout chercha dans ses poches et en tira une large feuille imprimée qu'il remit à son hôte.

M. BANQMAN, CANDIDAT POUR LA DÉPUTATION,

Aux électeurs du quartier B

DE LA VILLE DE SANS-PAIR.

« Messieurs,

« Si j'avais obéi à mes goûts, vous ne me verriez point aujourd'hui solli-

citer vos suffrages ; content d'une position honorée et confortable, je continuerais à en jouir, loin des agitations de la politique ; mais les sollicitations de mes amis ont fait violence à mes inclinations, et m'ont décidé à venir réclamer la députation.

« Mes opinions sont connues, messieurs ; je désire le bonheur de tous les citoyens de la république, et je veux tout ce qui peut assurer ce bonheur. Je voterai toujours pour le bien et pour la vérité ; je n'adopterai que le parti qui aura raison, je n'attaquerai que celui qui aura tort ; je ne soutiendrai les ministres qu'autant qu'ils se soutiendront eux-mêmes, et, s'ils tombent, je me rappellerai que la voix du peuple est la voix de Dieu.

« Voilà pour mes idées gouvernementales ; quant aux droits que je puis avoir à votre confiance, les voici :

« Je gagne, année moyenne, trois millions cinquante mille francs, ce qui doit vous faire comprendre que je suis un homme d'ordre.

« J'ai toujours refusé de prendre des associés et de me marier, le tout par amour de la liberté.

« Je fabrique des moules de boutons pour tous les âges et pour toutes les classes, ce qui témoigne de mon respect pour l'égalité.

« Enfin, dans tous mes rapports à *la société humaine*, j'ai appelé les hommes *mes semblables*, expression qui prouve mes croyances à la fraternité.

« Maintenant, s'il faut en venir à ma profession de foi, je ne serai pas moins explicite.

« Je déclare d'abord m'engager à une distribution de moules de boutons de déchet à tous les pauvres du quartier.

« Je donnerai dans l'année six bals et douze dîners, où seront invités tous les électeurs qui m'auront accordé leurs voix.

« Ceux qui pourront réunir dix votes en ma faveur auront droit à une gratification de la valeur de mille francs, payable en rognures de cornes de ma fabrique, en petite bière de la brasserie projetée à Noukaiva, ou en actions pour les télégraphes aériens.

« Ceux qui m'apporteront quinze votes auront de plus une médaille en bronze avec la boîte en faux maroquin.

« Enfin, quiconque me procurera vingt voix percevra une rente perpétuelle de deux litres de potage à la gélatine, qu'il pourra faire prendre, tous les matins, à la compagnie hollandaise du Kamtschatka.

« Je ferai distribuer en outre à mes clients, au moment du scrutin, des billets portant mon nom, et dans lesquels se trouvera enveloppée une pièce de cent sous, pour leur donner plus de poids. Chacun mettra le billet dans l'urne et la pièce dans sa poche.

« J'ose espérer, messieurs, que la franchise de ces explications me con-

ciliera vos suffrages, et que je pourrai bientôt porter à la tribune nationale l'expression de vos souhaits et de vos besoins.

« BANQMAN. »

— Et cette circulaire a réussi près des électeurs ? demanda Maurice après avoir lu.

— Si bien réussi, que Banqman est, maintenant, un des membres les plus influents à la chambre des envoyés, répliqua M. Atout, et qu'il doit adresser au ministère, ce matin même, des interpellations foudroyantes.

— Il combat donc le ministère ?

— Depuis que ce dernier a autorisé l'introduction des crochets étrangers, qui menacent de faire tomber la fabrication des boutons.

— Et pourrait-on assister à cette séance ?

— Je venais vous proposer d'y aller ensemble.

Maurice accepta avec empressement, et milady Ennui, qui entra dans ce moment avec Marthe, déclara qu'elle les accompagnerait.

Les débats de la chambre des envoyés étaient publics, c'est-à-dire qu'on ne pouvait y entrer qu'avec des billets. M. Atout connaissait heureusement l'ambassadeur du Congo et obtint, par son entremise, l'entrée de la tribune diplomatique.

Milady Ennui, heureuse d'étaler son corset mécanique sur les premiers bancs, s'appuya à la galerie en lorgnant, tandis que M. Atout montrait au couple étranger les hommes politiques de Sans Pair.

— Celui que vous voyez vis-à-vis de vous, dit-il, occupé à examiner des colonnes de chiffres, a pris pour spécialité d'éplucher le budget ; il passe ses journées à refaire les additions des comptables et à chercher des réductions. Il a pro-